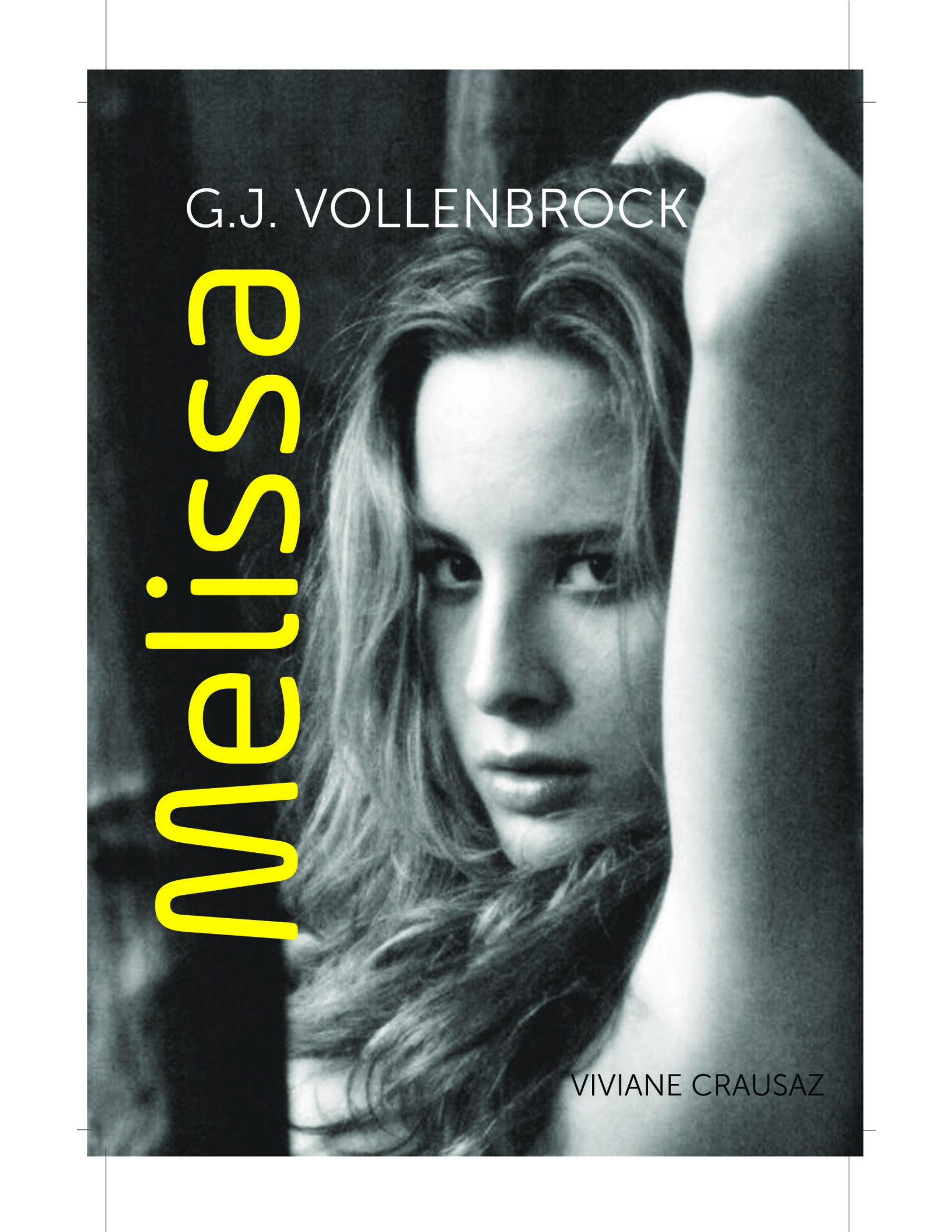




G.J. VOLLENBROCK

essien meliss

VIVIANE CRAUSAZ

G. J. Vollenbrock

Melissa

© G. J. Vollenbrock, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-8047-7

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Version française et adaptation Viviane Crausaz

Photo : Hamid Benamra

Création couverture : Robert Schakel

À Mitou, à Lou, à Takis

Il est rare qu'à la fin du mois d'août le vent ne soit pas présent dans cette partie de la mer Égée.

Hier, avant de m'enregistrer pour le dernier vol au départ d'Amsterdam, je me suis engouffré dans la pharmacie du terminal. Une angine s'annonçait. Je pris encore quelques minutes pour vérifier dans les toilettes si ma sensation était fondée. Ma gorge, rouge et gonflée, présentait bien quelques points blancs.

Ce matin, dans un état second, j'attends le bateau.

Entortillés dans leurs sacs de couchage, trois adolescents dorment à poings fermés. Couchés à même le béton, ils ne paraissent dérangés ni par la chaleur, ni par les chiens errants qui fouillent leurs sacs.

Un roquet efflanqué lèche chaque fragment de peau qui dépasse. Un vieil homme le chasse, brandissant dans sa direction un manche à balai garni d'une centaine de billets de loterie. L'animal s'enfuit en jappant, la queue entre les jambes.

Probablement lié à la fièvre que je sens monter, le temps entre l'atterrissage et celui passé à flâner dans le port du Pirée ne me semble pas réel.

Installé sur le pont, les jambes allongées sur une chaise spaghetti, je relâche enfin la pression du voyage. La surface de l'eau, lisse comme un miroir, est inlassablement brisée par l'étrave du ferry.

À côté de moi, un père raconte à son fils qu'un banc de dauphins va rejoindre notre bateau pour l'escorter jusqu'à destination.

L'enfant, ravi, saute de ses genoux et court s'installer contre le garde-corps.

Sa tête coincée entre les barres de métal, il observe religieusement la mer. Rien ni personne ne saurait le détourner de son poste.

Le père se redresse à son tour. Il prend une profonde inspiration, frotte son visage des deux mains et m'adresse un clin d'œil complice.

Je lui souris.

J'aime ce genre de mensonges.

Calé au fond de ma chaise, je me laisse bercer, hypnotisé par la vie autour de moi et le mouvement répétitif de l'écume qui gonfle et s'évanouit, gonfle et s'évanouit...

Après quelques heures de navigation, j'aperçois enfin les contours de cette île que je connais par cœur.

Comme un paon qui déploie ses plumes, le port se révèle, éblouissant, dans la lumière de la mi-journée. L'une après l'autre, les maisons de Chora s'affichent, disposées comme des petits morceaux de sucre sur les hauteurs. On dirait qu'elles nous saluent.

J'attends, appuyé contre le bastingage, que retentisse le cri de la corne. Il se fait entendre, assourdissant, et son écho renvoyé par la montagne me fait tressaillir.

Un long pooh... pooh... pooh... annonce notre arrivée.

Le bruit métallique des chaînes de l'ancre se mêle à celui des vérins de la plateforme que les marins font descendre avec une lenteur maîtrisée.

Les passagers, impatients de retrouver la terre ferme, se précipitent dans l'escalier trop étroit qui mène aux entrailles du bateau. Camions, voitures et bagages s'y entassent dans un joyeux foutoir.

Incommodés par les vapeurs d'essence, ils se regroupent au plus près de la sortie.

J'attends l'ouverture de la porte en première ligne. Pas d'affaires personnelles. Juste mes sacs bourrés de papier à dessin, gouaches et autres matériaux, qui pendent au bout de mes bras. Je réapprovisionne mon atelier tous les six mois.

Malgré le poids, je me penche pour aspirer l'air de la mer qui s'engouffre. Sur le quai des hommes amarrent le bateau. Ils passent les boucles autour de larges bittes en fonte et stabilisent la coque. Le craquement des cordes qui se tendent saisit les nouveaux venus.

Moi, j'ai l'habitude.

J'habite cette île une partie de l'année et si le trajet m'est familier, le plaisir ressenti en entrant dans la baie reste intact.

La plateforme heurte le béton et la gueule grande ouverte, le bateau délivre enfin ses passagers.

Freinant le flux, une dizaine de paysans envahissent le pont pour vendre leurs marchandises. Fromage ! loukoum ! miel ! tout est maison, surenchérissent-ils.

Un apiculteur attire mon attention. Il présente en gesticulant des pots joliment étiquetés.

Une grosse dame lui fait signe. Elle regarde les couvercles, sort un billet de sa poche, attrape deux pots qu'elle fourre rapidement dans un sac de plage avant de rejoindre en trotinant son mari qui l'attend, exaspéré.

Je devrais en acheter pour soigner ma gorge, mais comme une déferlante, le flot de voyageurs m'emporte avec lui.

C'est un week-end du mois d'août. La foule est dense, composée en majorité d'Athéniens qui veulent échapper à la pollution de la ville.

Une jeune femme en uniforme nous disperse à coups de sifflet stridents. Elle m'adresse un petit signe. Il nous arrive parfois de prendre un café sur le port après son service. Bousculé par des vacanciers pressés de retrouver leurs pénates, je lui rends un sourire et avance au rythme des camions surchargés en me frayant tant bien que mal un passage dans ce chaos organisé.

Takis Dimitrakis a promis de venir me chercher. J'observe la foule sans le voir. Le soleil tape. La fatigue me rend vulnérable et je commence à plier sous le poids de mes bagages.

Johannes !

Quelqu'un vient d'attraper mes sacs. Mes épaules s'allègent. Mon ami, d'humeur joyeuse, pointe sa jeep rouge avant de m'entraîner vers un parking improvisé.

Son restaurant situé au centre de la baie est remarquablement habillé par des almiras. Ces arbres qui boivent la mer donnent du cachet à son lieu.

J'ai commencé à aider Takis pendant les périodes d'été alors qu'il était débordé, que j'avais la disponibilité de l'étudiant et un besoin pressant de gagner un peu d'argent. Malgré des températures excessives combinées à la lourdeur des plateaux, il a toujours pu compter sur moi.

Aujourd'hui encore, il m'arrive de quitter mes couleurs pour aller le dépanner.

Il est le complice qui a contribué à ma double vie.

Cette année, il n'est pas venu aux Pays-Bas. J'ai apporté les cigarillos que l'on ne trouve que chez moi et qu'il fume en fin de soirée avec ses derniers clients. Différents gadgets aussi, pour ses amis pêcheurs. Le plus apprécié étant ce fameux briquet dont la flamme résiste aux tempêtes et que j'utilise parfois pour souder mes modèles.